



## Non, ne dors pas

*Cécile Oumbani*

Immobilité de l'étreinte où les arbres tentent en vain de retenir le ciel... Ils sont nus et leurs branches sont pointées vers le ciel cotonneux et violacé de novembre. Leurs troncs sont noueux et gris... Elle court dans les allées, seule à perte de vue. Leurs branches tordues transpercent la brume... Impossible de leur échapper. De s'échapper. Elle tape des pieds. Bientôt elle ne les sentira plus. Ils se seront éloignés d'elle. Plus tout à fait à elle, on dirait. Elle voit ses doigts rougis par le froid, comme de très loin. Le soleil sombre là-bas quelque part au fond du ciel. Lente hémorragie vers nulle part, il va les plonger dans la nuit.

Eperdument elle court entre les tombes, jusqu'au vertige... Elle sait qu'il boit tout comme le sable. Jusqu'à en perdre le souffle, assoiffée de ce moment où sa bouche aussi se sera effacée de son corps, aspirée, engourdie, dérobée par l'air du soir, large gouffre qui danse autour d'elle. Sa mère est agenouillée de l'autre côté, dans une allée perpendicu-

## À TIRE D'ELLES

laire, forme courbée, muette, inaccessible. Quand elle lèvera les yeux vers l'enfant, ils seront à la fois limpides et vides, encore très loin tournés vers ce qui est hors d'atteinte quelque part dans le passé. Silencieuse, toujours... Et ces mots sortis d'une autre bouche, prononcés d'une voix qui refroidit l'enfant, la raidit plusieurs jours après. « Mais tu y es tout le temps au cimetière. Et avec la petite en plus... Tu ne crois pas que... »

Hors d'haleine, la tête pleine d'échos, la fillette s'arrête devant la tombe, celle dont la dalle est cassée. Une tombe devenue grise au fil de très longues années... De toutes parts, elle est envahie par le lichen, rongée de larges corolles livides agrippées à ses parois. L'enfant se retourne un bref instant. Sa mère n'a pas bougé. Elle a laissé là son corps, écorce fendillée, lasse... Et elle, partie ailleurs... Le temps s'étire devant la fillette, à perte de vue, quasiment immobile. Son cœur se met à battre très fort au creux de sa poitrine. Comme chaque fois... Prendre le jour de vitesse, tant qu'il laisse assez de clarté. Sinon elle ne verra rien. Tout sera englouti dans des ténèbres irréversibles, inextricables.

Sur la pointe des pieds, elle se coule le long de la pierre, qui râpe la peau de ses mains. Ses narines sont pleines de cette odeur de vieux et de poussière qui s'insinue comme une obsession dans sa poitrine. Celle qui la poursuit jusqu'à chasser le parfum de la cire de son pupitre à l'école, jusqu'à retenir le froid et l'humidité entre les draps de son lit le soir quand sa mère a éteint la lumière. Même l'encre violette, elle ne la sent plus. Où donc est la tiédeur des draps, quand Grand-mère y a glissé la brique chaude, enveloppée d'un linge blanc ? A tout petits pas précautionneux, elle s'approche de la dalle de pierre cassée, là où se dessine un long éclat béant et noir.

## NON, NE DORS PAS

Elle vacille. Ses yeux sont troublés par les larmes que le vent d'automne leur arrache. Voir ne fût-ce qu'un instant ce qu'il y a à l'intérieur... Elle en brûle d'envie. En même temps ses bras, ses jambes, son corps se fondent en un seul et vaste frémissement. Peut-être y aura-t-il cette fois-ci quelque chose...

Et alors ce ne serait plus juste ce sol envahi d'herbes folles, au fond de la pénombre, ce vide saturé de l'odeur, sa source vive, celle d'où elle jaillit continuellement et d'où elle encercle chacun de ses pas... Le mort – elle sait que c'est UN mort, pas une morte, elle a regardé le nom, la date de naissance et celle de sa mort aussi, même si elle s'est juré que jamais elle ne les dirait à voix haute, car si elle le faisait, alors il la connaîtrait, il la reconnaîtrait, il viendrait, la ferait entrer et elle, elle ne veut pas entrer, non, elle ne veut pas entrer, elle ne veut pas, non, juste voir, c'est tout, c'est tout, rien d'autre, non surtout pas, rien d'autre- parce que le mort c'est bien là qu'il se trouve, et semaine après semaine, elle voit par le triangle un sol gris et caillouteux parsemé d'herbes qui poussent dans tous les sens. Des herbes que personne ne vient arracher comme sa mère le fait chaque jour sur leur tombe, avant même qu'elles aient le temps de repousser. D'ailleurs voudrait-on les arracher ici qu'on ne le pourrait pas... Il faudrait se pencher, tendre très loin le bras.

Et elle se sent déjà chavirer, basculer de l'autre côté, sans retour possible. Maintenant perdue dans l'immense étreinte de l'odeur, dispersée dans une béance sans fond. Sa mère arrache les herbes autour de la tombe blanche, même ce que l'enfant ne voit pas, des tiges fragiles qui n'ont pas le temps de percer, de devenir visibles. Le gravier blanc, elle le ratisse méticuleusement à longueur de semaine. Les lettres

## À TIRE D'ELLES

dorées, elle les repasse au pinceau avant même que les averse et le vent aient pu les faire pâlir. De petites roses blanches, à peine plus grosses que des cerises... Changer l'eau, ôter celles qui vont jaunir.

La nuit tombée, elles rejoignent la rue où s'allument les réverbères. La fillette écoute le bruit de leurs pas, les échos qui se croisent. Son pas qui devient le contrepoint de celui de sa mère, plus lent, lourd et comme feutré. Le sien qui heurte l'asphalte, les sabots d'un petit poney tout fringant. Comme celui qu'elle voit dans le pré, à côté de chez Grand-mère. Retourner chez elle... Sa poitrine se gonfle d'espoir, réchauffée par les images de l'été. Le linge blanc bout dans la buanderie. Et cette odeur de savon qui remplit ses narines. La femme en tablier bleu soulève le couvercle et la vapeur remplit la pièce, couvre les vitres de buée. L'enfant ne la quitte pas des yeux, presque pas un instant de ces journées sans fin.

Le poney piaffe dans l'herbe du pré, dense, vive. Et elle plonge le cou dans sa crinière rousse. S'abandonner à lui, portée par son trot joyeux jusqu'au bout du chemin qui touche le ciel... Oui, quelquefois. Sinon il y a la hanche menue de Grand-mère, et ce tablier bleu où noyer son visage. « Elles étaient deux... » Grand-mère qui parle à la voisine, doucement, à mi-voix. Les mots se perdent, dissous dans le jardin de roses et de dahlias. « Non, l'oseille, tu n'y touches pas. Les feuilles de rhubarbe, c'est du poison aussi... » Les mots se perdent, dans le bourdonnement des insectes de l'été, l'ampleur de ce jardin qui l'accueille, l'étreint, efface le reste du monde, se fait la délicieuse extension de Grand-mère et de personne d'autre, de rien d'autre.

## NON, NE DORS PAS

« Elles étaient deux... » Les femmes agenouillées au lavoir, près de la rivière. Et les herbes, chevelure verte qui ne cesse de se dérouler au fil de l'eau. Elle les regarde jusqu'à l'étourdissement. Si elle pouvait les toucher, rien qu'un instant. Les saisir de la main. La fraîcheur de l'eau et une odeur de vase. Elle discerne les traits d'une créature endormie. On dit bien le lit de la rivière. C'est donc là qu'elle a trouvé le sommeil, bercée par le chuchotement de l'onde. Et quand elle s'éveillera, les femmes se lèveront-elles précipitamment du lavoir, apeurées par ce qui surgit des eaux ? Tout à coup, elles arrêteraient de frotter le linge mouillé de leurs doigts rougis parce qu'ils sont restés trop longtemps dans l'eau et qu'elles ont froid. Elles se lèveraient et partiraient en courant, houspillant les enfants qui ne courraient pas assez vite. « Vous allez me mettre au tombeau... »

Femme excédée autant qu'exténuée par ses garçons qui se chamaillent autour d'elle, l'enfant l'a entendue. Le carré du lavoir et l'eau sans fond, sans lumière. Le tombeau ? Et eux qui continuent de plus belle. Ils n'entendent rien, crient encore plus fort, jusqu'à ce que la main tombe, à droite et à gauche. La mettre au tombeau... L'eau danse dans le carré du lavoir qu'elles ont laissé pour aller faire à manger. Une eau où l'enfant ne voit rien. Une eau emprisonnée par le ciment qui la cerne. Pourtant la rivière continue de couler doucement sous les sureaux et les saules qui bordent le chemin de pierres moussues. Et Grand-mère a glissé sa main dans la sienne, sa main brune et chaude. La fillette appuie un instant sa tête contre le tablier bleu. Elles marchent sous le soleil d'août.

## À TIRE D'ELLES

L'été, vite éloigné par septembre. La fillette est assourdie par les cris des enfants pendant la récréation. Elle se croirait dans une immense volière, où l'on vole en larges cercles jusqu'à s'écrouler par terre, vaincue par le tournis. Les mains dans le dos, il y a le cercle de celles qui font leurs tours de cour, les yeux baissés, devant les maîtresses en conciliabule sous le préau. Et puis la ronde des autres. « Ne pleure pas Jeannette... Ne pleure pas Jeannette, nous te marierons, nous te marierons avec le fils d'un prince... » Et Jeannette, seule au milieu des petites voix aiguës et stridentes qui reprennent la chanson.

La fillette s'écarte, choisit le tronc d'un vieux marronnier. Assourdie, étourdie par le bruissement de la vie tout autour d'elle, sans pourtant faire taire la phrase sur laquelle s'achève le livre de lecture. *Au pays bleu...* Elle n'aurait pas dû regarder la dernière page. Non, elle aurait dû laisser à plus tard... Elle l'aimait trop cet espace bleu où les jours se succédaient les uns aux autres, selon un ordre tranquille, sans peur et sans trouble. « Maintenant les parents de Jean ne sont plus. » Jean, devenu grand, le livre prend fin. Et ils ne sont plus. L'effacement des visages, perdus eux aussi. Mais l'eau continue de courir dans la rivière. Elle ne s'arrête pas. Voix perdues pour Jean, plus que des bribes d'échos dans sa mémoire. Ou bien reste-t-il une mèche de cheveux clairs glissés dans une petite enveloppe blanche ? Des cheveux coupés comme un chemin qui s'arrête.

Ainsi Grand-mère devra s'arrêter elle aussi. Les filles se bousculent en riant et elle serre les dents, les poings au fond de ses poches où piquent quelques herbes sèches, ramassées sur le talus. Mais si on s'empêche de dormir, si on ne veut pas dormir, alors on ne meurt pas. Les maîtresses rappel-

## NON, NE DORS PAS

lent à l'ordre. « Celles qui n'ont pas de verre fumé ne regardent pas l'éclipse. Non, elles rentrent en classe. En rang sous le préau. Les autres, vous nous suivez. » On peut ne pas dormir. On peut. Rester les yeux ouverts dans la nuit. Et alors elle s'éclaircit, elle continue de s'éclaircir jusqu'à l'aube et on ne meurt pas. La plaque de verre noircie devant les yeux, l'éclipse... Le cercle noir qui recouvre le feu du soleil, très lentement, si lentement. On ne peut pas l'arrêter. C'est comme ça... Mais elle le dira à Grand-mère. Non, ne dors pas. A ses parents aussi.

A la maison, dans le tiroir du bureau, elle a vu les photos. Elle a attendu d'être seule. Sa mère vient de sortir : « Je vais chez le maraîcher. Je n'en ai pas pour longtemps. Juste chercher les légumes. » La grille se referme. Tout doucement, elle ouvre le tiroir qui sent le bois ciré, y cherche l'enveloppe, la grande pas la petite. Celle avec les photos dont on ne lui a jamais parlé... Mais elle, elle sait. Elle n'a pas besoin qu'on lui dise, plus besoin maintenant. Elle frémit, parce que c'est interdit. Personne ne l'a dit mais c'est forcément interdit. Impossible qu'il en soit autrement. Assise par terre devant la fenêtre, elle pose les photos sur ses genoux, regarde l'enfant endormie sur son coussin d'ivoire. Une scène qui n'est que subtiles variations de blanc. Les paupières nacrées. Les joues veloutées. Si paisible...

La fine maille de la brassière. Et cet immense bouquet de fleurs blanches, elles aussi. Elle croit sentir sur ses épaules la fraîcheur de la boutique du fleuriste en même temps que leur parfum. De splendides fleurs blanches et l'enfant qui dort sur le coussin, si belle et si lointaine. Il y a une dizaine de photos, presque toutes les mêmes. Espace

## À TIRE D'ELLES

carré, désespérément fermé à la caresse de ses doigts. Ce silence. Un temps d'ailleurs venu d'où elle ne se rappelle pas, qu'aucune phrase ne lui a raconté... Et son écho qui ne cesse de se réverbérer partout dans sa vie ! Elle entend la grille se refermer. Le cœur au bord des lèvres, elle rassemble les photos, les glisse dans l'enveloppe. Le tiroir bute un bref instant. Mais il est refermé.

Non, ne jamais se laisser aller à dormir. Vite, il faut leur dire. Elle se lève, s'élanche vers l'entrée, puis se jette dans les bras de sa mère qui chancelle. « Tu vas me faire tomber... Tu as donc fini tes devoirs ? » La fillette relâche son étreinte, s'écarte pour la laisser passer. Sa mère pose le cabas sur la table de la cuisine. Elle lui parle de très loin, comme depuis un songe dont elle ne parviendrait pas à s'éveiller. L'enfant lui dira un autre jour. Pas aujourd'hui.

